

**Intervention du Pr René CHAMUSSY, s.j., Recteur de l'Université Saint-Joseph
à l'occasion de la Conférence sur
« l'Université, vecteur du dialogue interculturel dans la société »
Moscou, 2-3 juin 2009**

« Comment les Directions des Universités peuvent-elles promouvoir le dialogue interculturel ?

Une telle question telle que posée par des responsables du Conseil de l'Europe n'est pas immédiate. Elle émerge en effet d'un univers contextuel très spécifique et s'adresse ici à un Recteur d'Université enraciné dans un pays, une région où tout ne se joue pas parfaitement comme au cœur de l'Europe.

Nous connaissons tous en effet, grâce au Livre Blanc du Conseil de l'Europe (« Vivre ensemble dans l'égalité ») ce qui est entendu ici par dialogue interculturel ; « un processus d'échange de vue ouvert et respectueux entre des personnes et des groupes de différentes origines et traditions ethniques, culturelles, religieuses et linguistiques, dans un esprit de compréhension et de respect mutuels ». Et le texte de broder ensuite sur un ensemble de belles réalités où il est question d'intégration, de coopération, de participation, d'égalité, de dignité. Mais il suffit de se distancer de quelques milliers de kilomètres, de se retrouver – comme c'est le cas au Liban – dans des espaces peuplés de communautés non plus minoritaires les unes par rapport aux autres, mais équivalentes ou presque pour que les données de base changent.

Il intervient en effet alors des paramètres nouveaux qui induisent des désirs de pouvoir, des réalités de violence, des engagements – ou compromissions extérieures, diront certains, - qui construisent des réalités nouvelles. Dans ce contexte, le dialogue interculturel demeure toujours un « processus d'échanges de vues », mais qui tourne vite au vinaigre. Sur les campus la tension monte entre les tenants d'un christianisme très tendu et les mandataires d'un chiisme très politiquement engagé.

Nous n'avons pas à parler ici de ce qui se passe sur les campus. Vous l'aviez déjà fait dans un colloque précédent. Mais il est clair que, dans les temps les plus difficiles, c'est cette exacerbation des passions qui nous pose les plus gros problèmes. L'amorce de tout dialogue interculturel est impossible à trouver alors que les différences à assumer sont à la fois ethniques, religieuses et politiques. Le pouvoir est en jeu ; on ne peut le nier. Ce n'est plus seulement un jeu de mots qui s'annonce, et ce sont des Etres humains dans leur plénitude qui se sentent visés et menacés jusqu'au point le plus ultime de leur être.

Encore une fois, nous ne reviendrons pas sur ce que nous avons vécu sur certains de nos campus où le jeu de la haine intercommunautaire lié aux antagonismes politiques

et aux pressions extérieures ont fait monter très haut les enchères. Mais nous dirons que ces tensions ont été pour nous une leçon en vue d'accentuer notre travail dans la perspective d'une promotion réelle du dialogue interculturel et interreligieux.

Le premier pas qu'il nous a été donné de faire se situe à ras de terre, mais il vaut pour nos étudiants tout aussi bien que pour les citoyens lambda que l'on peut croiser à tous moments, il s'agit de la mise en action des procédures d'un Centre professionnel de Médiation qui a su en deux ans former des médiateurs aptes à intervenir en des domaines spécifiques dans la résolution des conflits. Interventions discrètes, très personnalisées, mais efficaces et aptes à renouer les fils d'un dialogue en douceur entre adversaires de tous types.

La deuxième démarche qui nous a paru essentielle a été de faire en sorte que notre Université puisse être considérée comme le haut lieu de l'ouverture. Un tel enjeu impliquait plusieurs démarches. Il y avait d'abord à ne pas s'abstraire du mouvement général de mobilité qui se manifeste dans le monde universitaire et qui concerne les étudiants et les enseignants. Nous avons accueilli des étudiants du Sud comme du Nord, de l'Asie comme de l'Afrique, même si les événements violents surgissant parfois au Liban ne nous ont pas permis d'aller au bout de nos rêves.

Par ailleurs, nous avons voulu accentuer notre engagement à l'extérieur par des implications concrètes dans le monde arabe – dans le Golfe par exemple – d'abord, mais aussi dans le monde euro-méditerranéen, sans oublier des « fenêtres » sur des univers culturels aussi différents que la Chine, le Japon et les Etats-Unis. Il s'est agi là d'un ensemble de démarches d'ouverture qui ne pouvaient que signifier notre volonté, partant de ce que nous étions nous-mêmes au Liban, de nous attacher à décrypter d'autres façons de vivre le monde, de le pressentir culturellement. Ouverture aux individus à l'Université, ouverture institutionnelle : nous nous posons dans le monde universitaire libanais et dans le Liban tout court comme des signes de ce qu'il fallait faire pour vivre et dialoguer avec les autres.

Ce travail de médiation, cette ouverture tous azimuts se devaient d'être rentabilisés par des gestes proprement académiques en direction de tous ceux, dans et hors université, qui souhaitaient creuser ce dialogue interculturel. Depuis plusieurs années nous avons un Institut d'études islamo-chrétien adossé à une Faculté des sciences religieuses très centrée sur la rencontre des religions et des cultures. Deux chaires vinrent compléter le dispositif : une chaire UNESCO pour la rencontre des religions, le dialogue et la médiation ; une autre chaire, Louis D, Institut de France, d'anthropologie culturelle. La première chaire se concentra sur des projets de recherche et des rencontres multiples ; la seconde, par delà des cours professés par son titulaire, permit à de nombreux auditoires de découvrir des visions de l'univers inédites émanant de Chine, d'Afrique ou d'ailleurs. Reste à signaler un autre centre de Recherche et de Documentation sur l'arabe chrétien, qui du fait de ses conférences comme de ses publications permet à ceux qui le désirent de percevoir avec plus d'acuité tout ce qui à travers les siècles put lier et diviser les membres religieusement diversifiés d'une même aire culturelle. Nous insistons sur cette dimension académique de notre engagement dans le dialogue interculturel. Il nous semble en effet

que c'est là que se donne une méthode pour se donner un autre regard sur l'Autre. On apprend à échapper à la guerre culturelle en disséquant les données culturelles qui marquent les visions différentes qui peuvent nous habiter.

Reste à insister sur une dernière dimension que nous travaillons beaucoup en notre Université et qui nous semble essentielle. Il s'agit de l'appel lancé à notre communauté universitaire à sortir bénévolement des salles de classe de l'université pour s'impliquer socialement en mille et un lieu pauvres du Liban. Cela se fait bénévolement ; cela s'appuie sur des institutions ou sur rien du tout. Tout est parti lors de la guerre de juillet 2006 et du grand afflux de réfugiés à Beyrouth : on s'est attaché à ces victimes, on les a raccompagnés en leurs demeures défaites. On a rencontré d'autres pauvres en d'autres régions et ce fut un grand brassage avec ces autres qui n'avaient ni même culture ni même religion. On a appelé cela « Opération 7^{ème} Jour ». Dialogue interculturel ? Le concept est ici trop complexe. Disons « mélange » sans beaucoup de continu mais avec beaucoup de fraternité.

Telles sont les modes d'approches d'une Université plongée au cœur d'un monde très complexe culturellement parlant. Nous vivons la difficulté dans notre chair, nous travaillons en universitaires ouverts à surmonter les tensions, à mieux voir comment nous insérer dans ce monde et à ne pas nous perdre dans des arguties qui tromperaient le monde et feraient que toute violence pourrait encore surgir. Nous réfléchissons enfin sur ce phénomène essentiel qu'est le multiculturalisme. Un phénomène à découvrir d'abord dans sa spécificité en fonction des « poids » différents à attribuer à chacune des communautés culturelles. Un phénomène où l'on voit se confronter à coup sûr des données tant proprement culturelles et ethniques que religieuses. Chaque groupe a son histoire et survit dans sa spécificité propre quelque soit la dominante qui s'affirme. Un phénomène qui marque la personne en son plus intime et qui la fait réagir tout aussitôt qu'elle se sent atteinte en son plus profond. Un phénomène enfin qui entraîne, parce qu'il y a toujours possibilité d'atteinte du cœur de la personne, des surgissements de violence parfois totalement irraisonnés.

Le travail de l'Université est évidemment de juguler la violence en quelque niveau qu'elle se manifeste. Mais il est aussi de savoir apprendre à tous les citoyens de savoir vivre avec ses différences. Le témoignage de l'universitaire est ici capital. Certes il ne faut pas se faire d'illusion : vivre en une société multiculturelle n'est pas facile. Cela l'est d'autant moins que les plus ou les moins de telle ou telle communauté pèsent fortement dans la balance. On est forcément plus magnanime avec un groupe social de peu d'importance et qui sait jouer profil bas, mais que l'on en vienne à des communautés de taille sinon équivalentes, du moins fortement dotées, et le drame est là, tout proche. A moins qu'un vrai travail de fonds puisse se produire.